

Dimanche 13 mai 2018 – VII^e dimanche de Pâques, année B

Le dimanche entre Ascension et Pentecôte est un entre-deux, où l'Église est tendue vers la promesse de l'Esprit Saint. Pour faire patienter (car dix jours, c'est long), la liturgie invite à méditer la prière de Jésus, celle qu'au soir de la Dernière Cène, *les yeux levés au ciel*, il adressa à son Père. À dire vrai, Jésus n'avait pas besoin de prier car en tant que Fils de Dieu, il se recevait et se donnait continuellement et substantiellement au Père. C'est pour nous qu'il prie. Par solidarité avec l'humanité. Il rappelle que la prière n'est pas une option de la condition humaine que certains feraient le choix de prendre et d'autres pas, en fonction de leur budget (leur capital temps) ou de leurs affinités. Plus encore, il sait que *nous ne savons pas prier comme il faut*. Aussi vient-il mettre des mots sur les gémissements qui jaillissent du cœur des hommes. Car souvent les hommes prient sans le savoir et c'est peut-être cela que Jésus recueille et présente au Père au dernier soir de sa vie terrestre. Ce VII^e dimanche de Pâques serait alors le « dimanche des soupirs », comme les craquements mystérieux de la banquise à l'heure du printemps, avec ces bruits sourds et inarticulés porteurs d'une promesse de vie qui tarde à se manifester.

De quoi Jésus parle-t-il à son Père ? Trois expressions, dont la progression est nette, servent de point de repère : être dans le monde / ne pas être du monde / être envoyé vers le monde. La première, malheureusement, nous ne l'avons pas entendue car le découpage du texte proposé commence juste après. Mais si Jésus demande à son Père de garder ses disciples dans [la fidélité à] son nom, c'est pour une raison bien précise : *Je ne suis plus dans le monde* – a-t-il dit - *eux sont dans le monde, et moi je viens vers toi*. C'est de là que jaillit sa prière, de cette distance qui s'est creusée au jour de l'Ascension entre lui et nous, lui qui est désormais auprès du Père et nous qui sommes dans le monde. Certes, l'Ascension est porteuse d'espérance. Car si Jésus ressuscité n'est *plus dans le monde* c'est qu'il existe un *ailleurs* pour lui et aussi pour nous qui avons part à la même humanité. Mais si notre humanité est promise à une gloire si extraordinaire, comment vivre l'ici-bas et le maintenant de la condition humaine ? Comment ajuster la situation de notre être au monde ?

Le monde dont il est ici question est une réalité ambivalente. D'une part en effet Dieu aime le monde. Cela ne fait aucun doute : *il a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique*. Mais le monde, lui – selon ce que Jésus nous en révèle - a de la *haine* envers ceux qui ont reçu sa parole. Pourtant sans cette parole, le monde n'existerait pas. Car il est le Verbe, la parole créatrice, celui qui appelle et qui consacre. La haine du monde dont parle Jésus est donc une opposition radicale à l'encontre de la logique même de Dieu, de sa vie intime, de son Esprit. Telle est l'intensité du drame que Jésus présente dans sa prière. Et c'est peut-être ce refus d'être saisi par la Parole divine qui expliquerait en

fin de compte la destinée de Judas. Il serait alors une personnification de ce monde dont parle saint Jean. Il est remarquable en tout cas que la prière de Jésus pour ses disciples porte sur deux réalités spirituelles : l'unité : *garde-les dans ton nom que tu m'as donné pour qu'ils soient un* ; et la joie : *je parle ainsi dans le monde afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux*. À l'inverse, le monde, celui qui refuse la parole du Christ, est une réalité divisée - dès lors que chacun cherche à se réaliser par soi-même et non plus en réponse à la Parole ; c'est aussi le règne de la tristesse, où il n'y a plus précisément la joie d'entendre et de répondre une voix amie qui interpelle.

À partir de là, on comprend mieux les deux précisions qu'apporte la suite de la prière. Tout d'abord : *Je ne demande pas que tu les retires du monde mais que tu les gardes du Mauvais. Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde* ; et ensuite : *Consacre-les dans la vérité... de même que tu m'as envoyé vers le monde, moi aussi je les ai envoyé vers le monde*. Il y a implicitement une alternative sans échappatoire. Ou bien nous nous laissons être du monde, c'est-à-dire engendrés par l'esprit du monde, et le risque encouru est celui de la perte ; ou alors nous acceptons de regarder le monde comme le lieu d'une mission, vers lequel nous serions envoyés. Dans la prière de Jésus, il n'y a pas de troisième position possible, une posture plus neutre où le monde serait simplement le lieu dans lequel on se trouverait, sans vouloir ni lui appartenir ni être envoyé vers lui.

En fait, nous savons bien qu'il est facile de devenir mondain, de *se conformer au monde présent*, comme dit saint Paul : entrer dans une logique de divisions, qu'entraînent si souvent les jalousies, les rivalités, les individualismes exacerbés ; entretenir la tristesse, l'insatisfaction jusqu'au repli complaisant sur soi et sur ses misères. C'est cela *être du monde* mais ce n'est pas l'appel que Dieu nous a adressé dans la résurrection du Christ. En réalité, Dieu a été saisi de compassion pour ce monde, il l'a aimé, il l'a serré sur son cœur, et, pour lui, il a envoyé son propre Fils, afin d'y déposer le germe de son incorruptibilité. Désormais notre être au monde est structuré par le commandement unique de l'amour. Aimer le monde comme Jésus l'a aimé, c'est être envoyé vers lui pour l'aider à retrouver sa vocation profonde, celle d'être purement et simplement un reflet de la gloire de Dieu. Voilà qui pourrait orienter nos choix d'avenir, éclairer nos consciences et nos décisions éthiques.

Demandons à l'Esprit Saint de pouvoir aimer le monde à la manière de Jésus, non pas d'un amour possessif qui étouffe mais d'un amour qui laisse libre et qui révèle la vérité des êtres et des choses. Et prions pour Thomas (Tiago) qui va être baptisé dans quelques instants et à qui la parole du Christ sera désormais adressée. Qu'il l'accueille dans la joie et l'action de grâce.